



XAVIER PÉRON

Tu ne peux pas
presser la Déesse
en lui donnant
un coup de coude !

*Et si nous avions
tous rendez-vous
avec notre destin ?*

● Roman
EYROLLES

Et si nous avions tous rendez-vous avec notre destin ? On ne sait jamais quand, mais lui le sait...

Le célèbre Skender Murati saura-t-il saisir les opportunités que lui offre la vie et pardonner ce qui doit l'être ? À vingt-cinq ans, il est un footballeur comblé tout juste transféré au Paris Saint-Germain pour un prix record. Et pourtant, il n'est pas heureux ! Son mal-être rejaillit même sur son jeu. Il ne marque plus et ses conquêtes amoureuses lui laissent un goût amer ! Jusqu'à ce qu'il fasse la plus improbable des rencontres avec un jeune Maasai, appartenant au clan des hommes-médecine. Lorsque celui-ci lui propose de l'initier à la vraie vie, il accepte, car il sait que le bonheur n'a pas de prix. À travers neuf étapes, neuf clés de sagesse, il se transforme intérieurement, découvre l'amour de soi et des autres, et trouve enfin le but de son existence...

Un extraordinaire voyage spirituel pour donner du sens à notre vie !



© Alexandra Dugast

Auteur de nombreux articles et ouvrages sur les Maasai ainsi que de deux films documentaires, **XAVIER PÉRON** est aujourd'hui devenu un transmetteur de leur spiritualité auprès des Occidentaux dans le but de la faire connaître au grand public.

www.editions-eyrolles.com
Groupe Eyrolles | Diffusion Geodif

En couverture : Photomontage d'après © Buena Vista Images/Getty Images,
© Jane Rix/Shutterstock, © guteksk7/Shutterstock,
© DavidTB/Shutterstock, © Amanda Carden/Shutterstock
Création Studio Eyrolles © éditions Eyrolles

Code éditeur : G56851
ISBN : 978-2-212-56851-6

**Tu ne peux pas presser la Déesse
en lui donnant un coup de coude !**

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

En collaboration avec Catherine Maillard

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56851-6

XAVIER PÉRON

**Tu ne peux pas presser
la Déesse en lui donnant
un coup de coude !**

● Roman
EYROLLES

DU MÊME AUTEUR

L'Occidentalisation des Maasaï du Kenya : Privatisation foncière et déstructuration sociale chez les Maasaï du Kenya, essai, 2 vol., L'Harmattan, coll. « Connaissance des hommes », 1995.

Maasaïitis, récit, préface de Pierre Rabhi, Blanc Silex éditions, 2003.

Sagesse maasaï, Blanc Silex éditions, 2004.

Maasaï, peuple d'espoir, récit, préface de Pierre Rabhi, Éditions Monde Global, coll. « Terre de Vies », 2007.

Je suis un Maasaï, récit, Arthaud, coll. « La traversée des mondes », 2007.

Messages d'un Maasaï à l'Occident, témoignage, Quimper, Éditions Retour à la Vie, 2009.

L'Être à voir : La résistance intérieure des Maasaï, beau livre (photographies), préface d'Abdou Diouf, Éditions Retour à la Vie, 2011.

Les Neuf Leçons du guerrier maasaï, récit initiatique autobiographique, Jouvence Éditions, 2013. Prix Alef 2014 des librairies Mieux-être et Spiritualité.

Les 4 Cercles maasaï du bonheur, livre pratique, Jouvence Éditions, 2015.

Xavier Péron est écrivain, anthropologue politique et expert des peuples premiers, notamment au sein du GITPA (Groupe international de travail sur les peuples autochtones). Il a été maître de conférences à la Sorbonne, et à l'île de La Réunion où il a dirigé un laboratoire de géopolitique. Auteur de nombreux articles et ouvrages sur les Maasaï ainsi que de deux films documentaires, il est aujourd'hui devenu un transmetteur de leur Spiritualité auprès des Occidentaux dans le but de la faire connaître du grand public, mais aussi de redonner à celui-ci des clés simples, concrètes et utiles de développement personnel.

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur sur :

www.xavierperon.com

**et sur sa page Facebook : Xavier Péron,
les clés de la sagesse maasaï**

*À Alexandra
Aux Maasai, et à la Déesse Enk'Aï
afin qu'Elle éveille les consciences et nous permette de vivre
une ère de lumière, d'amour et de progrès spirituel.*

« ... Celui qui est capable de contempler la beauté du monde
en partageant sa douleur et de prendre conscience
d'une parcelle du caractère exceptionnel de l'une et de l'autre,
celui-là est très proche du divin... »

OSCAR WILDE, *DE PROFUNDIS* (LETTRE, 1905)

Première partie

De l'ombre...

*Ejo tungani shaat ena naa torrono ena,
kake meeta enayiolo te pokira.*

« L'homme dit : "Ceci est bon, cela est mauvais",
mais il ignore tout du sens de la Paire ! »

PROVERBE MAASAÏ

1

QUELQUE PART EN TOURAINE...

Lorsque Sélénoï franchit le seuil de la porte, elle s'arrêta un instant sous la véranda, cligna des yeux dans la lumière éblouissante et vérifia l'état du jardin qui s'étendait devant la maison. La pelouse avait sérieusement besoin d'être tondue. Cela faisait un mois qu'elle ne s'en était plus occupée. Coupée ras et semblable à un tapis de velours, elle s'était transformée en un amas de touffes d'herbe. C'est mieux ainsi, pensa-t-elle, vraiment plus naturel.

La jeune femme prit une profonde inspiration et écouta le bruissement des oiseaux qui se faufilaient dans l'avant-toit. En cet après-midi du début d'octobre, tandis que les érables sur la butte d'en face s'embrasaient d'un feu écarlate, elle éprouva pour la première fois depuis près de cinq mois un sentiment de sécurité. L'impression d'être maîtresse d'elle-même. Elle se sentit emplies d'une sensation prégnante d'appartenance à l'univers, envahie par des bouffées de foi en la vie.

Chaque jour après déjeuner, elle empruntait le chemin longeant la propriété qui la menait à une vallée encaissée où coulait un ruisseau aux allures de torrent. Tout au bord, elle y avait construit une cabane en bois toute ronde, entre deux hêtres qui découpaient la lumière en rais ondoyants.

Le cours d'eau la rassurait, enveloppant tout son être de sa présence mélodieuse et de son effluve parfumé. Dans son petit

nid douillet, sur une natte, elle prenait une position de profonde intériorité et entraînait en contact avec les Esprits de la Nature. C'était devenu un rituel.

Elle se releva, fit quelques pas, puis s'arrêta. Un jeune homme, lui tournant le dos, se tenait face au soleil et semblait s'extasier devant des jeunes pousses aux feuilles épaisses, d'un vert presque noir. De l'endroit où elle se trouvait, à sept ou huit mètres de lui, Sélénoï le contempla.

Il ne portait ni chemise ni chapeau, rien qu'un short kaki, et avait toutes les caractéristiques d'un coureur de fond. Un corps long, mince et gracieux, des lignes qui s'amincissaient graduellement depuis les larges épaules jusqu'aux hanches, étroites et racées.

Lorsqu'il s'aperçut que sa sœur était là à le regarder, il lui sourit joyeusement. « Quel beau visage ! », se dit-elle. Elle ne s'en lassait jamais. Il était parfait. Le nez était court et droit, les pommettes hautes et saillantes, la bouche délicatement dessinée et ourlée. Quant aux yeux, ils étaient grands, à l'éclat particulier, tout en intensité et douceur, lui donnant un air d'innocence enfantine, un regard envoûtant.

Elle comprenait pourquoi, à un an, on lui avait attribué ce prénom qu'il portait aujourd'hui : Mayiani, « celui dont le regard clair protège ».

Ils s'étreignirent puis remontèrent doucement vers la maison, grisés par une odeur de terre, de bois mort et de mousses un peu entêtante.

Mais pas autant que l'odeur des lilas qui fleurissaient lorsqu'ils étaient arrivés, la toute première fois, devant cette imposante bâtisse, faite de bois et de pierre, avec son petit donjon et ses deux cheminées.

Elle se rappelait ce jour-là comme si c'était hier. Son père conduisait tout en tenant la main de sa maman attendrie. Un homme heureux rend sa femme heureuse, se souvenait-elle avoir pensé en sachant que sa mère ne réclamait rien d'autre qu'un bonheur simple.

Cinq mois déjà !

Ils entrèrent dans la maison et empruntèrent tous les deux le large couloir en lambris qui séparait deux immenses pièces, chacune agrémentée d'une cheminée monumentale.

À gauche, une salle à manger et un salon que l'on n'ouvrait que les week-ends et pour recevoir les invités ; à droite, la cuisine où l'on se cantonnait le plus souvent et qui abritait douillettement toute la famille. Un feu y brûlait en permanence.

Sélénio pénétra entre les deux jambages et décrocha la marmite brûlante de son support, avant de filtrer le thé dans une élégante théière en fonte émaillée. Elle offrit à son frère un beau mug en porcelaine rouge tout fumant. Elle en prit un à son tour puis se rassit auprès de lui.

Ils contemplaient les flammes qui crépitaient en lançant des gerbes d'étincelles lorsqu'elle lui tendit une feuille pliée en quatre.

— Papa m'a demandé de te remettre cette lettre. Il la déplia avec un soin tout particulier et se mit à la lire, enveloppé d'un grand bien-être :

« Mon fils, je connais ta passion pour le football. Je sais que tu rayannes malgré ton jeune âge et que les gens qui croisent ton chemin se transforment à ton contact. Je ne sais pas pour-quoi mais j'ai eu l'intuition qu'il était important que tu assistes mercredi soir à la rencontre entre le Paris Saint-Germain et la Juventus de Turin. J'ai eu deux places et nous assisterons ensemble au match depuis la loge privée du numéro 9 de Paris, Skender Murati. Sois à dix-huit heures au Parc des Princes. Retrouvons-nous à la brasserie Au But en or.

« Je t'aime,

« Ton papa. »

2

PARC DES PRINCES, PARIS, MERCREDI 18 OCTOBRE...

— Skender ?

— Oh, salut Ingrid ! ai-je répondu en jouant les décontractés. Quoi de neuf ?

Il y a eu un bref silence au bout du fil.

— Comment vas-tu ?

Mon iPhone a failli me tomber des mains. On ne peut pas dire que son coup de téléphone me ravissait, ça non ! Qui avait bien pu lui donner mon numéro ? Quel idiot ! Ma mère bien sûr.

— Skender ?

— Ça va, ai-je bredouillé, encore sous le choc...

Je suis en plein match de poules de la Ligue des champions, le troisième de la saison, et je ressasse encore le coup de fil de ce matin... Comme un automate, je remise un centre sur Marco qui frappe sur le poteau. D'une voix sourde, le public du Parc crie son dépit. Sans génie, mais avec une défense regroupée, la Juve se montre très coriace. Dans le froid sec de l'automne, je me heurte systématiquement à un mur. Les Italiens sont de petits gabarits, tenaces, et collent comme des morpions à leurs adversaires dans le plus pur style latin. Ils sont visiblement venus pour tenter le match nul.

Je sais que je ne dois pas me précipiter. Bon sang! Prends ton temps. Il reste encore vingt minutes à jouer.

Je me décale sur la gauche et tente une frappe soudaine de vingt-cinq mètres. Comencini, l'immense gardien de la Squadra Azzura est à la parade. J'enrage. Qu'est-ce qui ne va pas chez moi? J'ai montré trop tôt où je voulais tirer...

— Tu es occupé?

— Oui, assez.

— Oh... Je vois... a-t-elle dit d'une voix hésitante mais calme.

Elle a marqué un nouveau silence.

— Pourquoi m'appelles-tu?

Elle a encore laissé s'écouler quelques secondes avant de répondre.

— Eh bien... Je suis venue spécialement de Munich pour te voir et je voulais savoir si tu pouvais passer après le match...

Christian dédouble dans mon dos et m'appelle. Je sors un talonnade qui est interceptée par le Français Patrick Stam, l'un des très bons défenseurs du club transalpin. Le coach se lève pour me réprimander et me demander de jouer plus simple. Sans lui répondre, je me précipite vers mon coéquipier qui a fait l'appel: «La prochaine fois, ne m'appelle pas, je t'avais vu; si tu n'avais pas parlé, le défenseur n'aurait jamais anticipé!»

— Passer?

— Oui, chez moi.

— Chez toi! me suis-je exclamé sans chercher à masquer ma surprise grandissante. Mais chez toi, c'est à Munich, pas à Paris...

J'ai la désagréable sensation d'être devenu spectateur. C'est comme si l'on venait de me voler la vedette. J'entends les soupirs

d'extase monter des tribunes, où flotte une banderole « Ici, c'est Paris! » semblant me narguer.

Profitant d'une perte de balle du meneur de jeu italien Peroni, au centre du terrain, Angel Paradiso, qui porte bien son nom, vient d'exécuter un enchaînement divin. Je suis jaloux de l'aisance de cet Argentin du PSG qui me fait de l'ombre. Crochet du gauche, balle piquée du droit mettant à genoux le portier turinois. Mais le ballon effleure la barre transversale et retombe derrière la cage. Le public est ravi, les chants redoublent. Les supporters scandent son nom, et moi, je me sens vidé, pas du tout dans le coup...

— J'ai décidé d'apprendre le français. Et ainsi, je serai près de toi.

— Près de moi ?

— Bon, je voudrais te parler, continua-t-elle en ignorant ma réaction. C'est très important, sinon je ne t'ennuierais pas avec ça.

— Tu ne peux pas juste me le dire au téléphone ?

— Je préfère qu'on se voie, la présence vaut mieux que de simples phrases.

Corner de l'autre côté. On s'agite dans la surface de réparation du club parisien. Klaus, notre gardien allemand, avec qui je m'entends très bien, s'époumone en anglais pour nous faire placer devant sa cage, comme s'il jouait sa vie sur ce coup de pied arrêté.

Tout surpris d'être sur la trajectoire du ballon, je le repousse de la tête comme je peux, mais il revient aussitôt aux six mètres. Calvano, bien placé, contrôle de la poitrine et a le temps de frapper en demi-volée. C'est au fond ! Douche froide, silence de plomb dans le stade. Je me tiens la tête à deux mains. Les *Juventini* viennent d'ouvrir le score et mènent un à zéro. Quelle injustice alors que l'on a campé durant tout le match dans leur moitié de terrain ! Plus que six minutes à jouer...

L'équipe trouve enfin un espace vide dans l'arrière-garde turinoise. Franck Perry et Javier Sanchiz dédoublent à gauche. Le centre que ce dernier m'adresse est idéal. Sans réfléchir, je reprends de volée à bout portant et je marque.

C'est la délivrance tant attendue et le délire chez les supporters. Le but soulève un « Ohhh » d'émerveillement d'une incroyable intensité. Je cours en faisant des sauts de cabri. Et je saute encore lorsque je vois le juge de touche, le drapeau levé.

Je me précipite vers lui en lui demandant s'il sait qui je suis. Le meilleur avant-centre de la planète ! Et qu'en tant que tel, je ne suis jamais hors jeu. Je cherche à lui faire peur en grimaçant et même en l'insultant. Je trépigne. Peine perdue. Mon but est refusé, la Juve mène toujours...

Je comprends alors qu'elle ne me lâchera pas et qu'il me faudra l'écouter tôt ou tard. Dans mon cerveau défilent différents scénarios possibles. Pendant que je tergiverse de la sorte, la petite voix au fond de moi me murmure qu'Ingrid m'a sorti d'affaire à plusieurs reprises et que je lui dois bien d'écouter ce qu'elle a à me dire. Même si je peux me montrer parfois irresponsable, j'aime à croire que j'ai un bon fond.

— D'accord, mon chéri, concentre-toi sur ton match. On se verra demain, tu seras plus reposé.

— Non, finalement aujourd'hui sera parfait...

Je suis à bout de forces. Mes douleurs au ventre viennent de se réveiller. Je les avais presque oubliées celles-là... Je demande à sortir alors qu'il ne reste plus qu'une poignée de secondes à jouer et que nous sommes toujours menés à la marque.

Pour la première fois, le public du Parc me siffle copieusement.

Tête basse, je rejoins le banc de touche et frappe de rage les mains de Juan Diaz, qui me remplace. Deux joueurs remplaçants dans le camp italien se sont levés pour me narguer en entamant des pas de danse. Je ne demande pas mon reste et file directement au vestiaire. Ce n'est pas mon jour !

3

DANS LA LOGE VIP DU NUMÉRO 9...

Le salon panoramique aux lumières tamisées respire le luxe feutré. Situé à une distance idéale de la pelouse pour la meilleure vue plongeante qui soit, il est composé de plusieurs boxes comportant chacun deux fauteuils en cuir profonds et spacieux, séparés par une table basse.

Dans la pénombre de l'un d'eux, Mayiani, impassible, semble s'être endormi. On est à des années-lumière de l'ambiance brûlante du grand match européen qui se joue de l'autre côté de la vitre.

Son visage est totalement paisible, ses cils battent faiblement, et la masse imposante de ses cheveux tressés est ramenée en arrière de sa tête à la forme parfaite. Sa poitrine se soulève et s'abaisse à peine. Mais ses lèvres légèrement retroussées montrent avec quelle intensité il vit le match.

À côté de lui, un plateau rempli de toasts et une théière pleine n'ont guère été entamés.

— C'est fascinant, cet homme possède une intelligence unique du jeu. Il est toujours bien placé et « voit » avant les autres. Il caresse la balle comme personne. Et puis cet intérieur du pied qu'il possède ! s'exclame Mayiani soudain, comme s'il s'extasiait devant un tableau de Botticelli, avant que le numéro 9 du Paris Saint-Germain ne voie son but refusé.

Il se penche vers son père :

— Tu vois, papa, cet homme est capable à la fois d'accomplir le geste juste au moment opportun et de perdre aussitôt son sang-froid. Avant de vivre à fond le joueur extraordinaire qu'il est, il devrait apprendre à se découvrir en tant qu'homme et ainsi à canaliser ses états d'âme.

— Tu as raison, mon fils ! As-tu noté comme il semble bancal avec ses jambes arquées ? En Afrique, ce type de morphologie est une prédisposition pour le football.

Quelques instants plus tard, au coup de sifflet final, l'adolescent actionne la commande électrique pour incliner le fauteuil confortable et méditer sur le sens à donner à tout cela. Il plaque des écouteurs sur ses oreilles pour se délecter des paroles d'une chanson d'Emmanuel Moire, si proches de sa philosophie de vie centrée sur l'acceptation des épreuves.

Il lui semble avoir dormi comme un bébé lorsque sa conscience est soudain sollicitée par le pépiement de ses voisins émerveillés à la vue de la star parisienne.

Il se lève à son tour, amusé de voir tous ces adultes autour de la légende vivante tenter d'immortaliser la scène avec leurs Smartphones.

Sollicité pour des photos ou des autographes, Skender Murati a revêtu le costume officiel du club. Ses yeux semblent implorer la fin de la partie. Le jeune homme le remarque aussitôt.

Lorsqu'il arrive à leur hauteur, serrant la main de son père d'abord puis la sienne, Mayiani note que sa poignée de main est moite. Il scrute aussi sa pâleur crayeuse et ses yeux enfoncés dans leurs orbites, en contradiction avec son allure générale de quelqu'un qui est bâti en athlète et capable de s'emparer de ce qu'il veut.

Il prend le temps de détailler l'homme un peu fuyant qu'il a en face de lui, et s'interroge : comment se fait-il qu'un homme tel

que lui, de taille certes moyenne mais puissamment charpenté, trapu, au torse démesuré, à la tête énorme et léonine, soit aussi peu sûr de lui ?! Comment est-ce possible qu'un homme qui se montre si disponible, si généreux sur le terrain, et constamment en action à la recherche de solutions, ait si peu de charisme en dehors du jeu ?

Mayiani sait mieux que quiconque accompagner les personnes au moral défaillant. Aussi ne lui laisse-t-il pas le temps de se perdre en de vaines mondanités. Il a lu que la langue dans laquelle le joueur s'exprime le mieux est l'allemand. Justement, lui aussi a appris cette langue lorsque son père était en poste en Allemagne quelques années auparavant.

— Savourez chaque journée comme si elle était unique, lui dit-il dans la langue de Goethe.

— Je vous demande pardon ?

— Vous ne comprenez pas mon allemand ?

— Si, il est parfait, mais c'est juste que je n'ai pas saisi le fond de votre pensée.

— Les vents m'ont dit que le monde est beau. Rien n'est définitif. La vie est un long mouvement perpétuel et musical.

Le footballeur a toujours considéré qu'il ne faut jamais laisser apparaître ses fragilités. « On ne prête qu'aux riches de caractère... » Il avance alors vers lui en affirmant avec conviction et avec une gaieté qui semble forcée :

— Vous avez mille fois raison. Mais, excusez-moi, j'ai encore des obligations médiatiques à satisfaire.

Puis, depuis son poste d'observation, Mayiani le voit enfiler une grande pelisse de vigogne, avec une martingale dans le dos et de grandes poches sur le côté. Il fronce les sourcils, deux détails le frappent. Skender remonte sans cesse son col, comme s'il était mort de froid, alors que la température ambiante est douce et agréable. Et, il a les pieds ouverts, il marche en canard.

Se tournant vers son père, il lui susurre :

— C'est incroyable de constater combien, malgré les progrès de la science, le confort et l'aisance matérielle, l'homme occidental souffre d'un terrible manque indéfinissable. Un numéro 9 qui possède une telle «vista», une telle générosité, devrait pouvoir transcender ses limites en tant qu'homme et devenir le plus accompli de tous les footballeurs.

— Tu es doué, mon fils, pour connaître l'âme des gens. Tu sais comment ils fonctionnent, ce qui les fait s'épanouir, ce qui les bride, ce qui les inspire, ce qui les pousse à se dépasser...

4

EN ROUTE VERS CHEZ SKENDER, À MONTMARTRE...

Je retrouve Jeff, le voiturier, qui m'attend au parking VIP à côté de ma voiture rouge sang. Avec une courbette, il m'ouvre la portière en laissant échapper un petit rire d'oiseau, comme s'il était gêné pour moi. C'est vrai, se faire battre au Parc alors que je suis payé à prix d'or pour marquer des buts a de quoi susciter des rumeurs. Moi, le meilleur *goleador* que le Bayern de Munich ait connu. Je lui bredouille qu'on l'emportera dans quinze jours à Turin.

En m'installant au volant de ma Lamborghini Miura, élue « Plus belle voiture de tous les temps », je jette un œil dans mon rétroviseur qui me renvoie un visage fatigué, avec des rides et des poches sous les yeux. Je sens une tension dans tout mon corps, comme si s'élargissait plus encore cette faille béante que je porte depuis l'enfance. Ce constat fait monter en moi à la fois beaucoup de violence et de l'impuissance.

Je mets le contact pour actionner le chauffage. Je suis déprimé alors que j'ai tout, et me demande pourquoi je n'arrive pas à sortir une fois pour toutes de cet état. Je tente de rassembler les images lointaines de mon passé. À quoi bon ? Je me souviens plutôt de l'été dernier où j'ai cru défaillir de bien-être en me rendant chez Sotheby's à Londres pour une vente aux enchères qui me tenait à cœur. Devenir propriétaire de la Miura SV

de 1971. Tout comme Miles Davis, Frank Sinatra, Elton John et même le shah d'Iran avant moi !

Une Miura, ça se mérite. C'est du moins ce que j'avais pensé. Sa réputation de bête sauvage, aussi difficile à dompter qu'à entretenir, m'avait paru me ressembler. Et je n'avais pas hésité une seconde à déboursier deux millions d'euros pour l'acquérir. Le lendemain, les tabloïds avaient titré : « Le mariage réussi de deux stars planétaires ! »

En conférence de presse dans le hall de la prestigieuse institution, moi, d'ordinaire si discret, j'avais lâché :

« Cette voiture va m'apporter le bonheur car elle a tout ce que je recherche, des courbes sensuelles, des performances hors norme, une combinaison envoûtante à la fois de féminité et de virilité. Pour faire court, un chef-d'œuvre explosif rien que pour moi. »

J'allume mon iPod. Je tapote sur l'écran pour afficher la liste de lecture et choisis *La Traviata* de Verdi. Littéralement, « La Femme dévoyée », l'histoire d'une courtisane qui connaît un amour impossible avec un jeune bourgeois, et succombe finalement à la maladie au moment même où il vient la retrouver. La musique emplit l'habitable. Généralement, j'adore les musiques classiques mélancoliques, un brin déprimantes, sans doute parce qu'elles font écho à mon état, je suppose. Mais là, je ne ressens qu'une immense lassitude.

Je démarre brutalement ; l'accélération couvre les violons de Verdi. À peine sorti de l'antre du stade, ignorant des fans qui me conspuent, je tourne à gauche dans l'avenue du Parc des Princes. Quelques rares nuages s'effilochent devant la lune en pleine ascension brillant d'un éclat surnaturel. J'enfonce la pédale de l'accélérateur en direction du périphérique.

La poussée me plaque au fond de mon siège. Je revis, au volant de mon bolide qui avale les kilomètres. Un bon passe-temps, un excellent dérivatif, surtout lorsque je suis frustré.